

TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

GAINSBOURG, DANDY LETTRÉ



L 13691 - 166 S - F: 7,90 € - RD



CINÉMA

Simon Panay face aux mines
d'or du Burkina Faso

SCÈNE

Amos Gitai
La maison brûle

ART

Joe Andoe « La peinture m'a
éloigné de mes démons »

la  illette

FESTIVAL
100%



THÉÂTRE / DANSE / SPECTACLE MUSICAL / EXPOSITION



30.03 → 23.04.2023

La Fondation Culture & Diversité
s'associe à 100% L'EXPO



FONDATION
CULTURE &
DIVERSITÉ



arte



TRANSFUCE

BeauxArts
Magazine

MOUEMENT



Télérama

TRAX

PARIS
PREMIÈRE



ÉDITO

Gainsbourg manque-t-il ? Affirmatif !

PAR VINCENT JAURY

C'est un pas de côté que fait *Transfuge*. Un chanteur de variété, un compositeur. C'est la première fois et peut-être la dernière. Qu'est-ce qui nous a pris ? La réponse est simple : Gainsbourg est le plus littéraire des chanteurs. Comme le prouve la belle expo de la Bpi, *Gainsbourg, le mot exact*, qui se tient actuellement au Centre Pompidou. Des exemplaires de sa bibliothèque ouvrent l'expo. Monsieur avait du goût. Sade, le plus représenté, trône en majesté. On est d'abord étonné ; Gainsbourg le romantique, Gainsbourg homme du XIX^e siècle, tient Justine en haute estime. Étonnement passager : Gainsbourg et le sexe ne font qu'un ; Gainsbourg obsédé sexuel, comme le rappelle un des commissaires interviewés, Sébastien Merlet, auteur de l'excellent et désormais classique *Gainsbook* (Seguers). Étonnement passager, aussi, parce que Gainsbourg est un ludique, comme Sade. Sade aime s'amuser dans ses parties fines de châtelain ; Gainsbourg, à sa manière, aussi. Plus loin dans la bibliothèque, *Adolphe* de Benjamin Constant ; son livre de chevet : le romantisme à l'état pur, l'inconstance en amour, le moisissement de l'amour, la souffrance en amour, tant d'idées, d'émotions qui traversent son oeuvre et sa vie. On arrive à *Lolita*. Là, attention, on passe aux choses sérieuses. 1955, le roman paraît ; Gainsbourg le lit à sa sortie, il est subjugué. Il veut à tout prix adapter le très beau poème que Nabokov a écrit à partir du livre. Refus de Stanley Kubrick qui a acheté les droits du livre pour tourner son *Lolita*. Gainsbourg trouve la parade 14 ans plus tard, avec "Jane B", une des plus belles chansons au monde, relecture à peine déguisée du poème *Lolita*. La Lolita, la jeune fille, la jeune fille, hantent la discographie de Gainsbourg de bout en bout, et lui donnent quelques-unes de ses plus belles chansons, « Lemon Incest » en tête. Il joue avec le feu, il le sait ; quelle meilleure définition de l'artiste. Voyez ses sonnets dans un livre peu connu, signé Jacques Bourboulon. *Corps naturels*.

Un artiste n'est pas un curé, il n'est pas là pour répandre la bonne parole ; il n'est pas là pour aider son prochain, il n'est pas là pour en appeler à l'empathie, le mot à la mode ; il n'est pas là pour être bienveillant,

autre mot à la mode. L'étriqué n'est pas la patrie de ce rastaquouère. Gainsbourg fait comme Bataille et quelques autres, l'expérience des limites. Ils les outrepassent, les malmènent, les abat. Jouissance et création se situent chez lui sur ce fil, parfois jovial, parfois morbide, parfois dégueulasse. La collégienne et les SS, même combat : j'emmerde la morale petite-bourgeoise. Celle-là même qui a pris le pouvoir aujourd'hui, Woke et consorts. J'emmerde la morale petite-bourgeoise : ici sous la forme d'un grand éclat de rire, là un bras d'honneur. Il tire à boulet rouge contre les « fachos », et contre la bien-pensance, le conformisme des limites. Il s'en prend même à Dieu, dans la plus pure tradition juive de défi comique : « Dieu fumeur de havanes » ; pire : de gitanes !

Gainsbourg a un regard espiègle, enfantin sur le monde ; même le Gainsbarre à l'oeil mort garde cet œil taquin, jusqu'à la fin. C'est sûrement un de ses plus grands charmes. Mais revenons un peu en arrière. Fin XIXe, Huysmans et son Des Esseintes, figure décisive pour Gainsbourg. Son fétichisme, bien sûr, mais aussi un penchant pour la mort, le morbide, propre au décadentisme. « La décadanse » : Je t'aimais/Déjà mais/Nuance/La décadanse/Plus encore/que notre mort/Lie nos âmes/et nos corps. La mort, la sensualité, l'amour, l'érotisme : on y est, on est chez Gainsbourg. Un mot sur le surréalisme et sur Dada, deux des références clefs de Gainsbourg. Les collages, les jeux de mots, le potache... Son goût de la provocation vient de là ; de la radicalité. Provocation d'esthète, de plaisantin, un loustic littéraire. Humour, scandale, violence, trois mots qui vont bien au dadaïste Gainsbourg.

Il a écrit un remarquable roman, *Evguénie Sokolov*, publié chez Gallimard en 1980. La critique est unanime : nulle. Cette histoire de pétomane n'a pas rencontré leur faveur. L'humour n'a jamais été le fort de la critique littéraire.

Dans une société corsetée comme la nôtre, victorienne et moralisée à souhait, médiocre, mesquine, Gainsbourg manque ; le styliste, le hussard Gainsbourg manque. No comment.



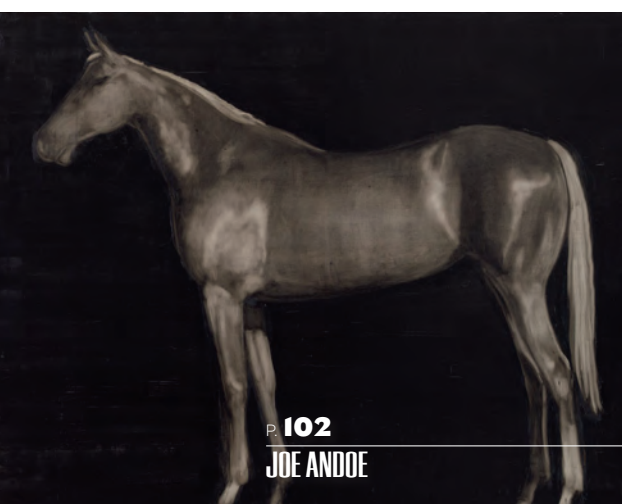
P. 20
SERGE GAINSBORG



P. 52
SIMON PANAY



P. 68
AMOS GITAI



P. 102
JOE ANDOE

SOMMAIRE

N°166 MARS 2023

- 03 News
- 03 Edito général
- 06 J'ai pris un verre avec **Christophe Cognet**
- 08 Chronique : Book-émissaire d'**Eric Naulleau**

- 10 Interview extra livre : **Mariana Enríquez**
- 12 Interview extra ciné : **Joanna Hogg**
- 14 Interview extra scène : **Valentina Carrasco**
- 16 Interview extra art : **Bob Colacello**

Page 18 | LITTÉRATURE

- 18 Edito livre
- 20 Dossier : Retour sur le mythe **Serge Gainsbourg** à la faveur de l'exposition de la Bpi, *Serge Gainsbourg, le mot exact*.

Page 50 | CINÉMA

- 50 Edito ciné
- 52 L'interview : *Transfuge* a rencontré le jeune documentariste **Simon Panay** pour son film *Si tu es un homme*. Très prometteur.
- 57 Cahier Critiques
- 64 Classique, DVD, Blu-Ray

Page 66 | SCÈNE

- 66 Edito scène
- 68 L'interview : **Amos Gitai** nous invite en répétitions de *House*, sur le chantier d'une maison à Jérusalem, aux origines du conflit.
- 76 Portrait : **Nach**, égérie du Krump.
- 78 Reportage : *Dark Was The Night*, poignant rêve spatial d'**Emmanuel Meirieu**.
- 80 Critiques

Page 100 | ART

- 100 Edito art
- 102 Rencontre : **Joe Andoe**, « cow-boy » électrique et magnifique portraitiste d'un bestiaire des grands espaces.
- 108 Galeries
- 114 Expos

122 En route ! Va devant !



DRAWING NOW ART FAIR

Le salon du dessin contemporain
16^e édition

— Du 23 au 26 mars 2023

73 galeries internationales
300 artistes

La 16^e édition de Drawing Now Art Fair met à l'honneur les artistes femmes et leur engagement dans la création contemporaine !

- Des artistes femmes en focus ;
- L'exposition *Le prisme du féminin : machines, ovocytes, fils, potions* curatée par Joana P. R. Neves en partenariat avec le Frac Picardie ;
- Un programme de performances autour de 3 artistes femmes ;
- Et un programme de talks avec plusieurs temps forts autour du féminisme.

Soutenu par



Informations & billetterie en ligne sur notre site : drawingnowartfair.com

J'AI PRIS UN VERRE AVEC... CHRISTOPHE COGNET



PAR CORENTIN
DESTEFANIS
DUPIN
PHOTO FRANCK
FERVILLE

Le Zimmer, place du Châtelet. J'y retrouve Christophe Cognet, conforme à l'impression qu'il m'a laissée dans son documentaire, *À pas aveugles* : ses lunettes rondes, son regard alerte et la droiture de sa posture lui donnent à mes yeux un air légèrement professoral, cet air des professeurs qu'on aime entendre parler, dont chacune des pensées est soupesée, avant d'être prononcée avec une grande clarté.

Le confort d'une banquette, un soupçon de *thé sur le Nil* et les souvenirs se mettent en mouvement. Un tournage improvisé avec des copains, où il s'est senti à sa place, et les sciences fondamentales sont vite délaissées pour des études de cinéma à l'université Sorbonne Nouvelle, avec l'idée de devenir chef opérateur. La rencontre avec le cinéma documentaire aura lieu sur un autre continent, au Burkina Faso, où Christophe Cognet filme des musiciens (*La Voix des génies*), scellant là un lien avec la création artistique, qu'il ne cessera d'interroger par sa pratique cinématographique. « Les questions que je me pose, je les pose aux autres », résume-t-il avec malice, avant d'évoquer sa figure tutélaire, Alain Resnais, à qui il a consacré sa thèse universitaire. Resnais, dont le film *Nuit et Brouillard*, vu pour la première fois à douze ans, à peine sorti de l'enfance, restera à jamais gravé dans sa mémoire : « c'est un film qui m'appartient. J'ai fait miennes ses images. Elles font partie de mon imagier intime. ». Resnais, dont il contournera en quelque sorte l'œuvre, comme celle de Lanzmann, en travaillant les images des camps,

cette fois du point de vue des déportés. Un chemin obscur et vertigineux qu'il arpente depuis une vingtaine d'années et un documentaire consacré au peintre Boris Taslitzky, revenu de l'enfer de Buchenwald avec des dessins et des aquarelles.

Une question, sans doute naïve pour lui, me vient alors à l'esprit : comment faire pour supporter l'insupportable, en le côtoyant aussi longtemps, et ne pas céder au désespoir ? Sa

réponse s'inspire de celle des déportés, dont il documente les peintures et les photographies clandestines dans *Parce que j'étais peintre* et *À pas aveugles* : « Faire œuvre soi-même permet de transcender l'événement, d'une certaine façon. » D'où ce besoin de comprendre ces actes de création absolue et de se mettre dans les pas des déportés, à quatre-

vingts ans d'intervalle. « Je ne cherche pas à me mettre à leur place, mais à retrouver leur geste, les conditions de leur geste. Un film se raconte au présent, c'est la leçon de Resnais et de Lanzmann. Ce rapport au présent est fondamental. » Plus encore que notre rapport à l'histoire, les images des camps questionnent ce qu'est une image, c'est-à-dire « son possible, ses dimensions philosophiques, esthétiques, morales ou juridiques ». Une belle définition du travail documentaire de Christophe Cognet, dont l'œuvre, comme celles de ses prédécesseurs, ne demande qu'à être explorée, puis prolongée par le regard des générations présentes et futures, seule manière de résister au temps et à la disparition des témoins.

« Un film se raconte au présent, c'est la leçon de Resnais et de Lanzmann »

À PAS AVEUGLES
de Christophe Cognet,
Survivance, sortie le
15 mars



Fondation *Cartier*
pour l'art contemporain

FABRICE HYBER LA VALLÉE

EXPOSITION

8 DÉC.
2022
30 AVRIL
2023

261, bd Raspail 75014 Paris
fondationcartier.com

Fabrice Hyber, *L'Arbre mental* (détail), 2019.
Collection Bâtisseurs d'avenir, France.

© Fabrice Hyber / ADAGP, Paris, 2022. Photo © Marc Damage.



CHRONIQUE

Des machines et des hommes

PAR ERIC NAULLEAU

BOOK-ÉMISSAIRE

***La Démence du percolateur*, Philippe Garnier**
Premier Parallèle, 184p., 17 €

***Ils dorment*, Carine Marret**
Les Editions du Cerf, 256p., 18 €

Dans *Mélancolie du pot de yaourt* (Premier Parallèle, 2020), Philippe Garnier invitait à une révolution du regard : si l'habit ne fait pas le moine, si on ne peut juger d'un livre par sa couverture, l'emballage dit en revanche tout ou beaucoup du produit qu'il dérober et désigne en même temps à notre attention. *La Démence du percolateur* veut à nouveau considérer d'un œil neuf des objets devenus si familiers, simples prolongements de nous-mêmes, que l'intérêt s'en détourne comme d'une évidence : « Dès lors, est-il possible de s'arrêter un instant devant les machines comme si nous ne les avions jamais vues ? » L'arraisonnement du monde par la technologie, pour reprendre un concept heideggerien (ici rebaptisé « emprisonnement »), fait certes l'objet de quelques lignes : « À notre insu, il nous prive aussi de l'aptitude à vivre dans le présent. Une impatience est le moteur de nos recherches sur le web. » Mais l'ambition de l'auteur dépasse la critique d'une modernité en roue libre. Elle se révèle au moins double. D'abord renverser les perspectives en affirmant, dans le prolongement de Félix Guattari, que « Les corps humains, cependant, n'ont pas attendu la mécanique pour se mécaniser. Tout s'est passé comme si la machine avait été *mimée* avant l'heure. » En attesteraient le pas cadencé des soldats, les gestes répétés à l'identique des archers d'autrefois et même tel maniement ancestral : « Y a-t-il, dans le tréfonds de nos mémoires, quelque persistant désir de cheminer avec un objet dur et oblong à la main ? Est-ce une vieille habitude avec laquelle le *sapiens sapiens* a voulu renouer après des millénaires d'interruption ? Un jour, on exhamera des gisements de vieux smartphones à des profondeurs aussi géologiques que celles des gisements de silex. » Inversement, démonstration fort convaincante est administrée qu'à l'exemple des entrailles d'animaux sous l'œil d'un haruspice, les bourdonnements d'un réfrigérateur peuvent servir à des pratiques divinatoires. Ensuite et peut-être surtout jeter les bases d'une nouvelle inspiration littéraire, d'un lyrisme galvanisé par la vue d'un QR code ou de data centers : « Ces hangars géants sont parfois construits dans les régions les plus froides de la planète. Les vents gelés d'Islande ou du Nord canadien tempèrent la surchauffe insomniaque que produisent nos mails, nos clics et nos likes. Comme une poche de glaçons posée sur nos fronts fiévreux, ce qu'il reste du climat polaire sert à refroidir nos datas survoltées. » Une veine des plus prometteuses si l'on en juge par cette entrée en nouvelle matière. *La Démence du percolateur* est un admirable condensé de philosophie, de poésie et d'humour, un texte sur lequel paraissent s'être penchés quelques

parrains bienveillants, le Roland Barthes des *Mythologies*, le Francis Ponge du *Parti pris des choses* et le Zygmunt Bauman de *La vie liquide*.

Un jour viendra où des algorithmes décideront de nos amours, de leur début comme de leur terme, le jour viendra où des machines parviendront à modéliser nos dilemmes existentiels de façon à les résoudre aussi aisément qu'un banal problème mathématique. En attendant, le personnage principal, anonyme et encore humain, trop humain, du nouveau roman de Carine Marret a résolu de manière très personnelle l'équation à deux inconnus que constituent certains couples : « Dans la pénombre, je distingue les corps dissimulés dans les housses en plastique opaque, à quelques mètres. Et toujours ce silence. » Comment un homme en arrive-t-il à assassiner dans leur sommeil son épouse et leurs deux enfants ? Tandis qu'il se démène toute une nuit pour effacer les moindres traces du passage sur terre des trois défunts avant de prendre la fuite, quelques souvenirs déjà pâlis lui reviennent sans fournir d'explication convaincante au triple meurtre. Il y eut certes une blessure d'adolescence, la mort quelque peu mystérieuse d'une sœur cadette. Et puis les affaires du site de bibliophilie ne marchaient plus très fort depuis un moment, tandis qu'une maîtresse réclamait avec insistance le remboursement d'un emprunt. On sait au moins depuis le cas de Jean-Claude Romand que les petites causes peuvent produire des effets tragiquement démesurés. En spéléologue aguerrie des gouffres métaphysiques (on lui doit quelques excellents polars sous influence simenienne revendiquée), la romancière sait qu'il faut aller chercher les réponses jusque dans les grands fonds de l'âme : « Rien ne l'émeut. Rien ne l'atteint. Rien qui ne console. Pas de répit. (...) Laquelle de ses personnalités est la sienne propre ? Peut-être aucune. Il n'existe pas. » Unité de temps, de lieu et d'action, *Ils dorment* se lit d'un trait à la manière d'une tragédie intime, du drame d'un impossible accomplissement, d'une illusoire rédemption par le mal : « C'eût été un échec si j'avais divorcé et abandonné ma famille. La mort, en revanche, n'est pas un échec. C'est seulement la fin. Et qui sait d'ailleurs, si c'est la fin ? J'ai tué tous ceux que j'aimais. Et je suis enfin moi. » L'aube finit par paraître, mais peu importe que le jour se lève, tout homme reste dans sa nuit, tout homme demeure une énigme pour lui-même : « Car à chaque fois, à chaque changement de lumière, je redevenais celui qui ne savait pas aimer. Je n'étais pas plus mauvais qu'un autre, mais je n'avais aucune constance. J'étais trop influencé par des forces ombrageuses. »

HOUSE

Amos Gitai

14 mars — 13 avril

création

spectacle en anglais, arabe, français, hébreu
surtitré en français et en anglais

POÈMES!

Julien Gaillard

21 mars — 15 avril

création

MÈRE

Wajdi Mouawad

10 mai — 4 juin

spectacle en français et en libanais
surtitré en français

PAR LA MER
[QU'IL FAUT ÊTRE NOYÉES]

Anaïs Allais

23 mai — 18 juin

PUPP. DI ZUCCHERO

Emma Dante

8 — 28 juin

deux spectacles en alternance
en napolitain surtitrés en français

LA SCOTECATA

« J'ai lu *De Sang-froid* de Truman Capote à huit ans »



© NORA LEZANO

Mariana Enríquez, de passage à Paris, présente son recueil de nouvelles, *Les Dangers de fumer au lit*, une mosaïque gothique de jeunes filles hantées, rebelles et détraquées.

PROPOS RECUEILLIS PAR LUCIEN D'AZAY

Qu'y a-t-il de spécifiquement argentin dans votre livre ?

La disparition des corps. Adolescente, en 1985, lors du procès du général Videla et de sa junte, j'ai découvert les violences qu'ont subies les *desaparecidos* pendant la dictature militaire. Nous avons tellement soif de savoir ce qui s'était passé que la télévision nous révélait tout, sans précaution ; c'était une catharsis pour les victimes. La pensée magique que j'évoque est aussi propre à l'Argentine. Le culte de saints païens, comme Gauchito Gil ou San La Muerte, le patron des criminels, est très présent à Corrientes, au nord-est, près du Paraguay, d'où était originaire ma grand-mère. C'est la région des Guaranis, un peuple indigène qui vénère les ossements, comme le vaudou brésilien. Ces superstitions ont enrichi mon esthétique ; je leur ai associé le folklore punk, et mes modèles ont été Stephen King, Ray Bradbury et Julio Cortázar.

Vous appréciez les rituels ?

Vers l'âge de six ans, j'ai été une catholique fervente, ce qui horrifiait ma mère, agnostique. Je croyais aux miracles et aux sortilèges. Et j'imaginai l'existence de Satan. De là mon intérêt pour l'occultisme, William Blake, W. B. Yeats, *Frankenstein*, les sœurs Brontë, la sorcellerie nordique ou des mages tels que John Dee. Et pour des jeux excitants qui vous font entrer en relation avec les esprits, comme la planche *ouija*. Il y a là un côté fétichiste, avec une mise en scène ; ça fait monter l'adrénaline. C'est une passion féminine, comme l'astrologie, une réac-

tion poétique contre la répression bourgeoise et rationaliste. Ces rites sont les métaphores d'un trauma, d'un stigmat. Ils expriment des hantises individuelles, comme les maisons hantées. Ils tiennent de l'autosuggestion. Dans les histoires de revenants, j'aime que le narrateur se fasse complice du lecteur, comme dans *Le Tour d'érou* de Henry James.

Qu'est-ce qui vous fait peur ?

Les maladies. La souffrance. La décrépitude corporelle. La folie m'épouvante et me captive. Depuis mon enfance, je m'intéresse à la psychiatrie et aux tueurs en série. J'ai lu *De Sang-froid* de Truman Capote à huit ans. Les distorsions de la psyché me passionnent, comme tout ce que cachent les faux-semblants. J'observe les symptômes. La névrose a son propre langage.

Et la pornographie, très présente dans votre livre ?

J'aime l'explicite. La peur de l'explicite est une régression. En cela, je m'oppose à la littérature victorienne, tout en ellipses. Ce n'est pas seulement de la provocation. L'éloquence de l'impudeur est troublante. Voyez Francis Bacon et David Cronenberg. La pornographie relève de la chirurgie. C'est une technique ; ça n'a rien de sexy. Plutôt que la littérature, ce sont les livres d'anatomie et les textes sur la torture pendant la dictature qui m'ont influencée, adolescente. Mon attrait pour le surnaturel et le gothique n'est pas incompatible avec une vision du corps très crue, voire sanglante.

LES DANGERS DE FUMER AU LIT

Nouvelles de Mariana Enríquez, traduit de l'espagnol (Argentine) par Anne Plantagenet, Éditions du sous-sol, 240p., 21 €



Festival de Cinéma RÉCIDIVE

50 FILMS

à voir

Conférences

Tables rondes

Leçons de cinéma

à partager

Du 20 au 26

MARS 2023

à ORLÉANS

Une année

de Cinéma

dans l'Histoire

Remise du

Prix Jean Zay

© Fondation Gilles Caron / In-actua

Cinéma
Les Carmes
Atelier Canopé

68

« Souvent les filles ne savent rien de leur mère »

Tilda Swinton dans *Eternal Daughter*

La sortie en salles du dernier film de Joanna Hogg, *Eternal Daughter* s'accompagne d'une rétrospective de son œuvre au Centre Pompidou, ainsi que d'une programmation en salles de tous ses films inédits en France. Hogg est à l'honneur, enfin.

PROPOS RECUEILLIS PAR SÉVERINE DANFLOUS

Quelles ont été vos sources d'inspiration pour ce film de genre, *Eternal Daughter* ?

Je venais de terminer *The Souvenir* et j'avais envie d'explorer un autre genre de film. J'ai été très influencée par la littérature gothique. *Eternal Daughter* s'attache à la relation que j'avais avec ma mère, à mes angoisses de la perdre. Je voulais renouer un lien avec elle après sa disparition. Souvent les filles ne savent rien de leur mère, même lorsqu'elles sont proches. Tilda [Swinton] m'a beaucoup aidée, ayant bien connu ma mère. Elle est un peu comme ma sœur.

Pourquoi avoir choisi Tilda pour jouer les deux rôles de mère et fille ?

Ce n'était pas l'idée de départ, je cherchais une actrice ou plutôt une non-professionnelle. Tilda m'a suggéré des femmes, nous en avons longuement discuté et puis un soir au téléphone, elle m'a offert la clé : « pourquoi je ne jouerais pas les deux ? » Elle avait déjà interprété Rosalind dans *The Souvenir*. Ça m'est apparu comme une évidence.

Oui et cela vous a obligé à penser la mise en scène différemment, à choisir des champs-contrechamps avec une seule personne dans le cadre et à abolir les plans d'ensemble.

Oui, je ne voulais pas de doublure pour Tilda mère ou fille, je n'aime pas ce type d'artifice. C'est beaucoup plus intéressant qu'elle imagine Rosalind dans sa tête. Ça m'a forcé à penser une mise en scène dépouillée. C'est moi qui donnais la réplique à Tilda. Pour la mise en scène et les cadres, j'ai essayé de bouger davantage la caméra que dans mes films précédents qui étaient plus proches de tableaux, mais ici c'est surtout le point de vue qui bouge plus que la caméra. Le peu de mouvements du film raconte la chambre intérieure dont Julie est prisonnière.

Dans tous vos films, vous faites du décor un personnage à part entière. Les plans s'attardent longuement sur l'architecture et l'environnement de ce manoir (on en vient à penser à Fritz Lang et son *Secret Beyond the Door*), à quelle fin ?

Oui, c'est juste. Les objets et surtout les lieux ont une présence forte, ils enferment les secrets et vibrent intensément. Leur mémoire doit rejailir dans le plan et pas seulement l'occuper, ils deviennent vivants lorsqu'ils sont capturés par la caméra. Comme je travaille sans scénario, recréer les lieux, c'est toujours retrouver l'histoire, les impressions, les émotions...

Nous avons déjà évoqué ensemble Edith Wharton et ses *Histoires de fantômes* que vous lisiez pour un nouveau projet et votre amour pour Cocteau, pour la magie qui vient déranger le réel.

En effet, ses œuvres m'inspirent fortement, les passages entre les mondes par les miroirs. Ici, Julie dramatise des situations banales, les amplifie à l'excès et déforme la perception des autres et du réel. C'est un peu ce qui confère une atmosphère fantastique à l'ensemble.

Une rétrospective de vos œuvres à Pompidou, la programmation intégrale de vos films, est-ce que cela vous réjouit ?

Beaucoup, et j'en suis très honorée. Je me sens bien plus à la maison en France que dans mon pays, votre considération pour le cinéma est incroyable. Et je remercie Condor pour la distribution française de tous mes films.

Que lisez-vous actuellement ?

Je relis l'autobiographie d'Élia Kazan car je dois présenter *À l'est d'Eden* bientôt à Los Angeles, et comme je suis déjà sur place, je lis aussi des nouvelles de Charles Bukowski pour me connecter aux lieux.

ETERNAL DAUGHTER
de Joanna Hogg,
Condor distribution,
sortie le 22 mars



" SAISSANT " " SÉDUISANT "
LES INROCKS LIBÉRATION

QUINZAINE
DES RÉALISATEURS
Société des réalisateurs de films
CANNES 2022

**DEVENIR UN HOMME
DANS LES RUES DE BOGOTA**



**NOBIA
UN**

UN FILM DE
FABIÁN HERNÁNDEZ

AU CINÉMA LE 15 MARS 2023

« Ces femmes vieillissent et ne sont personne »

Retenez son nom : **Valentina Carrasco**, jeune Argentine présente une somptueuse mise en scène de *La Favorite* de Donizetti à l'Opéra de Bordeaux, avec Pene Pati dans le rôle de Ferdinand. Avant d'aborder *Nixon in China* à l'Opéra de Paris. Rencontre.

PROPOS RECUEILLIS PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI



Pour appréhender une œuvre aussi bel canto que *La Favorite*, vous avez fait le choix d'une mise en scène qui par quelques signes, des barreaux dorés, des lits fermés, une vierge espagnole, nous fait pénétrer dans un romantisme oppressant...

J'ai l'habitude de ce type d'opéras, j'en ai fait quelques-uns, notamment à Rome, *Les Vêpres siciliennes* de Verdi, un œuvre proche de celui-ci, opéra déjà en version française. Ça a été mon baptême de feu, un ballet de 32 minutes... Je suppose donc que j'ai été repérée par l'opéra de Bergame, où je l'ai créée, à ce moment-là. Je ne connaissais que la version italienne de *La Favorite*, sur laquelle, en tant que spectatrice, j'avais quelques doutes. Mais ensuite, j'ai découvert cette version française, que je préfère, et quand j'ai commencé à l'étudier, j'ai découvert beaucoup de choses : d'une part la mécanique folle sur laquelle il est construit, mais aussi la complexité de ce personnage de « la Favorite ». Elle est inspirée d'un personnage historique, Léonore de Guzman, maîtresse d'Alphonse XI dans l'Espagne médiévale. C'est une femme qui dans l'histoire de l'Espagne a joué un rôle fondamental, mais là, dans l'opéra, Donizetti a choisi de lui offrir un destin opposé. Je ne comprenais pourquoi Donizetti traitait d'un personnage réel, sans lui donner son véritable nom, la désignant comme « la favorite », et minimisant ainsi son rôle historique. Et puis je me suis demandé si ce n'était pour raconter justement le destin d'une « favorite », l'état de dépendance induit par cet étrange statut. « La favorite », c'est une femme qui est à la merci des autres. Quand j'ai compris ça, j'ai pu élaborer une mise en scène.

Au centre de l'opéra, vous avez placé ce ballet de vieilles femmes qui interviennent à plusieurs reprises. C'est émouvant et fort, ces images de corps si rarement montrés...

J'ai pensé aux favorites, et à ce qui leur arrive lorsqu'elles perdent la faveur du pouvoir. Ces femmes qui vieillissent ne sont plus personnes. Elles sont doublement invisibles : comme des personnes âgées, et comme celles qui sont rejetées par le roi. C'est pour cela que j'ai tenu à faire ces ballets, pour raconter ça aussi. On doit représenter vite les choses dans les ballets. Ils agissent comme des rêves, ou des cauchemars.

Il y a beaucoup de scènes d'église aussi...

Les moments religieux sont inévitables. L'Eglise joue un rôle important face au Roi, et à son comportement despotique, notamment lorsqu'il renie sa femme. J'ai voulu dans l'espace de l'église garder la présence d'une vierge à l'espagnol, la vierge d'ouverture est une copie de la Macarena, parce que l'idée de la vierge, de cette dame qui met au monde un enfant dont elle sait qu'il va souffrir jusqu'au bout, le côté mater dolorosa entraine en résonance avec le destin de la Favorite.

Dans quelques semaines, vous aborderez *Nixon in China*, œuvre emblématique des années 80, loin de Donizetti et du début du XIX^e siècle. Comment passez-vous d'un univers à l'autre ?

C'est sûr qu'il n'y a aucun pathos romantique dans *Nixon* ! Mais j'ai besoin de passer d'un univers à un autre. Je parviens à me concentrer essentiellement sur ce que je fais, puis passer à autre chose. Chacune éveille une partie du cerveau qui laisse l'autre endormie. C'est un phénomène presque physique, qui m'est nécessaire.

LA FAVORITE

Donizetti, direction musicale Paolo Olmi, mise en scène Valentina Carrasco, Opéra National de Bordeaux, du 4 au 14 mars



Un pas de chat sauvage

CRÉATION AU TNS

Marie NDiaye* | Blandine Savetier*

Avec Natalie Dessay, Nancy Nkusi
et le musicien Greg Duret

2 | 10 mars

* Artistes associés au TNS



Mon absente

Pascal Rambert*

Avec Audrey Bonnet*, Océane Caïraty, Houédo Dieu-Donné
Parfait Dossa, Vincent Dissez*, Claude Duparfait*, Mata Gabin,
Stanislas Nordey, Ysanis Padonou, Mélody Pini, Laurent
Sauvage*, Claire Toubin

28 mars | 6 avril

TNS Théâtre National de Strasbourg
03 88 24 88 24 | tns.fr | [#tns2223](https://twitter.com/tns2223)

« J'ai laissé mon foie au Studio 54 »

Légende du journalisme, **Bob Colacello** fut longtemps à la tête d'*Interview* avant de collaborer pendant 35 ans à *Vanity Fair*. Il expose chez Thaddaeus Ropac, ses photos des années 80 prises la nuit, parmi une faune extravagante qui savait rire de tout, sans autocensure. Autres temps...

PROPOS RECUEILLIS PAR FABRICE GAIGNAULT



© CHARLES DUPRAT

Vos photos en noir et blanc constituent peut-être le plus juste tableau sur le monde insouciant des années 80 s'adonnant à l'ultra hédonisme sans mauvaise conscience.

Regrettez-vous la folie de vos nuits très blanches ?

Non, j'ai dit adieu à la fête à 45 ans et il était temps : j'ai laissé mon foie au Studio 54. Le monde de la nuit ne me manque pas trop. Bien sûr, je vais toujours à des soirées mais je ne consomme plus de coke depuis une éternité.

Pour quelles raisons Andy Warhol tenait-il à ce que vous soyez présent à ses côtés chaque nuit ?

Pour une raison très simple qui explique aussi pourquoi Andy m'avait embauché à *Interview* : je me lie facilement, ce qui était selon lui un grand avantage car je pouvais conseiller à n'importe quelle personne dotée d'un confortable compte en banque, essentiellement des femmes du monde, de commander son portrait à Andy. Et ça marchait. Un journaliste d'un magazine aussi peu rentable qu'*Interview* devait intégrer l'idée que la mondanité lucrative était un puissant adjuvant pour payer les rédacteurs, l'imprimeur et le papier. Andy avait compris ça avant tout le monde.

Sentiez-vous parfois de la jalousie et de l'agreur de la part de certains qui ne parvenaient pas à intégrer la garde rapprochée du maître ?

Cela a pu m'arriver, surtout lorsque nous arrivions devant le Studio 54 où patientaient deux cents nightclubbers en larmes refoulés par Steve Rubell, le patron de la boîte. Nous avions l'impression d'être Moïse et son peuple fendait la mer Rouge que menaçait une nuée de sauterelles. En ce temps-là, *Interview* possédait le pouvoir sur

le disco à défaut du pouvoir politique. (Rires).

Quelle est la particularité des années 80 ?

La liberté sexuelle et la liberté de pensée. J'ajouterais l'humour et le second degré, deux vertus en train d'être éradiquées à vive allure par le wokisme, cette sinistre dictature idéologique. C'est devenu terrifiant aux États-Unis où chaque parole courageuse, chaque réflexion singulière, chaque saillie amusante peut être prise pour une insulte et détruire à vie celui qui la profère. Une partie de la nouvelle génération, à la susceptibilité et à la culture de gosses de 8 ans, ne possède ni le recul sur soi-même ni le sens du ridicule, qui est la base même de l'intelligence. En cautionnant toutes ces inepties, le *New York Times* porte une lourde responsabilité.

Pensez-vous que ces temps obscurs vont perdurer longtemps ?

Je suis très pessimiste. À l'Université de Californie du Sud, les expressions « champ lexical », « champ de recherche », « champ d'études », ont été bannies car une poignée d'étudiants a décrété que le mot « champ » rappelait trop la souffrance de générations d'agriculteurs et la tragédie des esclaves dans les champs de coton ! On ne frise pas la démence, on la dépasse. Le wokisme et le cancelisme ont créé, en réaction, un monstre nommé Donald Trump.

Qu'aurait pensé Warhol de tout ça ?

Il en aurait été effrayé et violemment attaqué pour avoir peint des gens de couleur et des transsexuels sans l'être lui-même. De là où il est, il ne doit pas regretter d'avoir quitté cet enfer terrestre.

IT JUST
HAPPENED,
PHOTOGRAPHS
1976-1982

Chez Thaddaeus Ropac
Marais, jusqu'au 4 mars,
ropac.net

Eluard, l'art avant tout

PAR ORIANE JEANCOURT GALIGNANI

Je discutai l'autre jour avec un écrivain qui m'expliquait qu'il ne pouvait pas lire lorsqu'il écrivait. Et qu'avant d'écrire, il ne pouvait lire que pour le livre à venir. Et qu'après avoir écrit, il ne pouvait plus lire, parce qu'épuisé par l'écriture. Quand lisait-il alors ? Il me regarda, repu de son évidence : je n'ai pas le temps de lire, sinon quelques classiques, bien entendu. Garder seulement le temps de lire Victor Hugo pour se placer dans les pas du maître, (hélas), et ne pas errer dans les cheminements du double. Le voyage promet d'être sécurisant et efficace, mais loin de la règle énoncée par le Guide du Routard aux touristes de Bratislava : il faut savoir se perdre dans la foule pour découvrir le charme des lieux.

Ainsi Paul Eluard. On ne peut pas l'accuser d'avoir perdu son temps. Même si, à l'un de ces innombrables questionnaires dont les surréalistes avaient le secret, à la question quelle est votre activité préférée, il répondait « dormir ». Pour les rêves de Paul Eluard, nous dormirions tous nuit et jour... Enfin, les éditions Seghers ont eu l'idée suprême de réunir les textes de revues, esthétiques et critiques du poète en un livre, *Le poète et son ombre*, et de le sortir en même temps que l'un de ses recueils les plus frappants, *Souvenirs de la maison des fous*. L'un éclaire l'autre. Les artistes répondent aux fous, et vice-versa. Eluard n'a jamais cessé d'écrire sur ses contemporains. Colette, Breton, Picasso, et d'autres, délaissés par la postérité. Dialogue incessant avec les artistes de son temps, dialogue incessant avec les formes de son époque. Je sais que si mon camarade écrivain ne lit pas, c'est aussi parce qu'il est accaparé en ce moment par l'injonction permanente de définir son statut d'homme, de femme, de bourgeois ou d'antibourgeois, de pro ou d'anti patriarcat, bref de savoir où se placer dans la

grande entreprise culturelle que l'on appelle France, mais Paul Eluard, qui ne vivait pas dans un temps moins politique (!), à qui il serait difficile de reprocher son défaut d'engagement, a aussi trouvé le temps de réfléchir sur l'art, ses expressions contemporaines.

Ses lignes sur Picasso interpellent, par leur transparence : « la Colombe de Picasso n'est pas un oiseau utopique. Elle soulève sur ses ailes à la fois notre réalité et notre idéal. » Eluard, c'est le génie de la fluidité. Dans ses poèmes comme dans ses critiques, car les uns et les autres naissent de la même langue ; Eluard écrit sans jamais perdre la clarté de ses idées, et donc de son langage. Il refuse toute forme de pédantisme, en est par nature, et politiquement, allergique. C'est grâce à cela qu'il peut se pencher sur les visages des « fous » de la maison de Lucien Bonnafé, immense psychiatre qui mérite statue et hagiographie, à l'asile de Saint-Alban. Il fait dire à l'une d'entre eux : « Peut-être aurais-je pu cacher cette innocence qui fait peur aux enfants ». Il en faut de la pensée pour arriver à un tel vers.

Donc, Eluard, le poète, le joueur, le critique, peut appeler à une prise de la colonne Vendôme, par saveur révolutionnaire, ou citer Colette et Breton, avec la douceur qui ne le quitte jamais. Eluard, raconte les visages, les écrits des autres, et s'oublie par instants, pour poursuivre sa grande recherche, le principe de l'art, qu'il tente là de définir : « Picasso a soixante-dix ans, mais il sait qu'on ne peut ranimer le passé et que le monde s'ouvre devant nous, que tout est encore à faire, et non à refaire. »

Dans *LEvidence poétique*, il appelle les poètes, ses contemporains, à un simple impératif : « Qu'une force honnête nous revienne ». Eluard avait compris que c'était dans la fraternité des artistes, et l'invention des formes, que la force reviendrait. Daté ? Je ne sais pas. Tentant du moins.

FESTIVAL DU
**PREMIER
ROMAN**
ET DES LITTÉRATURES
CONTEMPORAINES

ORGANISÉ PAR LECTURE EN TÊTE

DU 30 MARS AU 1^{er} AVRIL 2023
THÉÂTRE - L'AVANT-SCÈNE LAVAL



Serge Gainsbourg, les mots à la bouche

À la faveur de l'exposition à la Bpi consacrée aux écrits de **Serge Gainsbourg**, *Transfuge* revient sur son goût de la littérature, de la poésie, du décadentisme au surréalisme. Et fait réagir une vingtaine d'écrivains à la prose et à la pose de Gainsbourg et de Gainsbarre. Est-il encore sulfureux? No comment.

DOSSIER COORDONNÉ PAR VINCENT JAURY

